

LES DEUX ATTITUDES

"Le Temps" du 15 mai 1915.

Depuis de longs mois, notre attention demeure fixée sur le front qui s'étend de Nieupoort à Belfort et où les combats les plus violents déterminèrent des oscillations à peine perceptibles. Aucune impatience, aucune nervosité en présence de cette lutte sur place, de cette guerre où le fait d'une tranchée prise, perdue et reprise, nécessite toute la vaillance qui, jadis, suffisait à gagner la bataille.

La parole du Général Joffre, se proposant "de grignoter l'ennemi" est entrée profondément dans les esprits, on s'est rendu compte que la tactique de l'usure était celle qui s'imposait à un adversaire opérant par masses compactes et disposant d'énormes réserves. Dès le début on s'est pénétré de cette vérité, que le temps travaille pour les alliés, que chaque jour complète leurs moyens tandis qu'il réduit ceux des Austro-Allemands. Même aux heures mauvaises des premières semaines de guerre il n'y eut aucune défaillance. On ne s'est en illusion ni sur la durée de la campagne ni sur l'importance des sacrifices à consentir. On sait qu'on doit vaincre parce que l'on est résolu à endurer toutes les souffrances qui rendent dignes de la victoire.

Cette noble sérénité des cœurs et des esprits, on la retrouve aujourd'hui chez tout le peuple français, alors que chaque jour, les communiqués officiels marquent les progrès accomplis par nos soldats. Tandis qu'une lutte de géants se déroule au nord d'Arras, l'opinion publique demeure calme et grave. Elle se rend parfaitement compte de l'importance de l'action qui se développe; elle apprécie à toute leur valeur les résultats acquis; elle admire l'héroïsme de nos soldats, enlevant dans un élan irrésistible des positions formidablement organisées depuis des mois par l'ennemi, mais elle se garde de tout emballlement, de toute manifestation tapageuse; c'est qu'il n'y a pour nous tous, aucune surprise dans les événements de ces jours derniers, qui répondent exactement à ce que la Nation attend de son propre effort. La légende du peuple français cédant aveuglément aux impressions du moment et agissant au gré de l'heure, trouve ici, une fois de plus, un formel démenti. Le soulagement que l'on éprouve à voir la guerre entrer dans une phase nouvelle justifiant les meilleurs espoirs ne fait pas oublier qu'une tâche immense reste à accomplir.

Que l'on compare cette attitude du peuple de France à celle du peuple allemand et que l'on dise où règne la confiance, où existe la volonté de pousser la lutte jusqu'à sa conclusion logique. En Allemagne les plus médiocres succès locaux sont transformés par une presse docile, en éclatantes victoires. On réagit contre la démolition populaire, on célébrant des triomphes imaginaires; on pavoise dans les grandes villes; on illumine dans les villages, avant même d'avoir contrôlé officiellement des bruits extravagants que colportent complaisamment des gens sans autorité et sans responsabilité; on fête avec une joie délirante l'assassinat de quinze cents non combattants, hommes, femmes et enfants odieusement sacrifiés par un sous-marin de la glorieuse marine impériale torpillant un paquebot qui ne dispose d'aucun moyen de défense. Tout cela est la caractéristique d'un état

d'esprit qui glisse à l'affolement et qu'on ne réussit à maintenir quelque peu que par des expédients dont la naïveté même révèle l'indignité.

Le peuple allemand, le peuple élu qui prétendait à la domination universelle, n'est plus capable de regarder de sang-froid, la réalité; il faut qu'on mente pour apaiser ses angoisses; qu'on travestisse les faits; qu'on le trompe impudemment pour lui remonter le moral et empêcher qu'il ne se laisse gagner par le désespoir. Il en est à se prêter aux procédés par lesquels traditionnellement on abuse les lamentables populations turques. Le contraste entre l'attitude des deux nations définit bien la situation de l'heure présente qui est tout à notre avantage; d'un côté l'agitation bruyante qui étourdit et par laquelle on veut chasser le spectre de la défaite hantant tous les esprits; de l'autre côté, le calme résolu et confiant que donne la certitude de la victoire.

La France entière s'incline avec émotion devant les armées alliées dont s'affirment glorieusement les puissants efforts; sûre d'elle-même, elle ne demande point à de lourdes illusions, d'entretenir la flamme de son enthousiasme. C'est dans la noblesse de sa cause qu'elle puise la force d'âme qui lui permet de demeurer maîtresse de ses joies comme de ses douleurs jusqu'à ce que tout le devoir soit accompli.

A MON PETIT GARÇON POUR SA ST-NICOLAS 1914

Souviens-toi!

Souviens-toi, mon petit, tu n'avais pas un an
Quand éclata la guerre et que le flot sanglant
Envahit le pays, ainsi qu'une marée,
Ne laissant après lui, qu'une terre ruinée.
Souviens-toi!

L'invasion étrangère, et le crime, et le sang
N'ont pas laissé de traces en ton cerveau d'enfant.
Mais les récits des tiens, te referont l'histoire
De ce que fut pour eux cette année triste et noire.
Souviens-toi!

Ce fût soudain et brusque; au mépris des traités,
Sur son faible voisin, l'allemand s'est jeté;
La nation se leva, un élan magnifique
Groupa les volontés en un faisceau unique.
Souviens-toi!

L'armée fit vaillamment des efforts surhumains,
Et brisa d'un seul coup l'avance des Germains;
Pas à pas, peu à peu, la poussée du géant
Fit fléchir nos carrés, et reculer nos rangs.
Souviens-toi!

~~Et bientôt le pays entier fut submergé;~~
 Chaque étape ennemie, d'un crime fut marquée.
 L'incendie et le vol, le meurtre et le pillage
 Désolèrent la ville et le calme village.
 Souviens-toi!

Rappelle-toi, petit, ton grand-père arrêté,
 Et par delà le Rhin, si longtemps interné.
 Sa maison, tout son bien, livré à l'incendie,
 Son foyer dispersé, son âme endolorie.
 Souviens-toi!

Et la pauvre grand-mère soutenue par ses filles,
 Sous un toit étranger allant chercher asile,
 Privée de son époux, et ses fils aux armées:
 Il lui restait encore ses deux yeux pour pleurer.
 Souviens-toi!

Souviens-toi que ta mère dut fuir en t'emportant,
 Doux trésor qu'elle serrait sur son sein palpitant,
 N'oublie jamais, petit, son douloureux calvaire
 Dans les rues qui flambaient, sous une pluie de fer.
 Souviens-toi!

Il nous restait alors un lambeau de patrie,
 Que nous devons défendre et sauver à tout prix
 Pour que, Belge toujours, tu puisses, mon enfant,
 Prier Dieu en français et pas en allemand.
 Souviens-toi!

Ton père, lui aussi, prit part à la bataille
 Sous les balles qui tuent, les obus, la mitraille,
 Attendant patiemment que la victoire vint,
 C'est la pensée, petit, qui toujours le soutint.
 Souviens-toi!

Avec ses compagnons, couchant dans la tranchée,
 Il supporta gaiement le froid et la gelée,
 Et pendant de longs mois, c'est au bruit du canon,
 Qu'il s'endormit le soir en murmurant ton nom.
 Souviens-toi!

Il paraît dur parfois, pénible et peu brillant,
 Le rôle anonyme du soldat dans le rang;
 Mon souvenir alors vers toi se reportait,
 Et plus fort, et plus fier, de nouveau je partais.
 Souviens-toi!

Si je ne reviens plus, si le sort m'est contraire,
 Voici de ton papa, la volonté dernière:
 Je te laisse en mourant, ma haine du Prussien.
 N'oublie pas que c'est lui qui te fit orphelin.
 N'oublie pas!

L.C. 1^{er} Régiment de ligne 2/3.

Alveringhem, 6 décembre 1914.

 En vente 0.15 fr.